

ou à la jeune fille, la sœur, la mère et l'épouse, mots si doux dans toutes les langues parcequ'ils expriment ce qu'il y a de plus pur, de plus ineffable dans les sociétés humaines. Sans cesser d'être même, cette tendresse varie, change tour-à-tour de forme et d'expression selon le sujet qui l'inspire. Elle se fond en attendrissement, en compassion, en pitié, en respect, en attachement, en amitié. Elle protège, elle secourt, elle gémit ; elle donne, encourage ; elle enseigne, et écoute ; elle aime, elle admire, et vénère ; elle prie et travaille pour le bien et la félicité générale. Elle devient le zèle chez l'apôtre, l'abnégation chez le bienfaiteur et la Sœur de Charité, le renoncement personnel chez le Religieux, l'inspiration chez l'artiste et l'écrivain, le patriotisme, la valeur chez le citoyen dévoué à sa famille, à sa religion, à son pays ; elle est le principe moteur de la charité, elle connaît le sacrifice et volerait sans peine au martyre !

En dehors de l'Eglise où se trouvent tous les perfectionnements nécessaires à l'organisation sociale, en qui donc respire cette tendresse bienfaisante, indispensable au bonheur de la société domestique, si utile au salut de la société civile ? L'égoïsme s'est emparé d'une grande multitude que les philosophes sensualistes et le vulgaire des gens de lettres ont partiellement réussi à paganiser de nouveau. On ne veut plus croire que les jouissances sensuelles qui nous sont communes avec les bêtes, soient inférieures à celles de l'esprit qui élèvent l'homme au-dessus de la nature. On se moque du chevalier d'un autre âge parcourant le monde pour réparer les torts et punir l'injustice, soupirant à un cher souvenir et mêlant un nom à ses prières, ne craignant rien sous le ciel que le dédain d'une femme et multipliant les faits d'armes pour conquérir son estime. Cette conduite pourtant nous semble aussi noble et peut-être moins ridicule dans sa singularité que celle des maîtres de notre époque qui laissent brûler, massacrer et violer partout où l'intérêt de leur bourse n'est pas compromis, qui prennent plaisir à insulter aux affections les plus saintes, et ne se lassent de proscrire les droits les plus légitimes, d'abattre ou de traiter avec mépris ceux qui ont l'audace de ne pas s'incliner devant leur génie ou de dépasser leur triste niveau.

L'amour dans les romans tels que les écrivent la plupart de ceux qui s'abaissent à ce genre, est une source intarissable de désordres, la cause de tous les maux qu'ils décrivent avec complaisance, avec une verve et un talent de mise en scène en quelque sorte épiques. Les individus des deux sexes qui en sont possédés perdent le sens et la pudeur, s'emportent à des excès prodigieux, à des extravagances inouïes, et deviennent aisément des monstres.